

**RENCONTRE ENTRE
PROFESSIONNELS
DE LA MÉMOIRE**

Paris, 27 novembre 2002

SOMMAIRE

Editorial	3
Présentation des intervenants	4
Jean-Barthélemi DEBOST, <i>historien et formateur</i>	4
Jean-Michel MONTFORT, <i>consultant et formateur</i>	4
Luc SCHEIBLING, <i>fondateur de l'association Laisse ton Empreinte</i>	4
Pierre WOLKOWINSKI, <i>directeur de TID</i>	5
Guillaume GUTHLEBEN, <i>Directeur de la Confédération de Gériologie du Terr. de Belfort</i>	5
Le mot "mémoire" est-il le bon ?	6
Un terme prétexte...	6
La confusion entre mémoire et histoire	7
La mémoire comme outil	8
Une fonction thérapeutique sur les individus	8
Vers une nouvelle forme de travail social	9
Qui doit-on être pour mener une action mémoire	10
L'historien face à l'artiste: la nécessité de croiser les intervenants	10
Le danger du huit-clos artistes-habitants et l'importance de la médiation	11
Pour une vraie reconnaissance du travail de collecte de mémoire	11
Quelles méthodes	12
Laisser la mémoire affleurer "sans filet" ?	12
Travailler sur des thématiques individuelles, collectives ?	13

EDITORIAL

Opale a débuté depuis trois ans un travail de repérage, sans cesse enrichi, d'une centaine d'initiatives culturelles prenant pour base la valorisation de la mémoire d'une population, d'un groupe, d'un territoire, et a utilisé ces points de référence ou de comparaison dans le cadre de l'accompagnement d'associations mettant en place ce type de projet. Au vu du développement actuel des projets mémoire et des problèmes posés par ce développement, nous avons fait de ce thème un chantier de travail permanent. Il occupe actuellement une place importante dans les sessions de formation continue pour développeurs de projets culturels que nous proposons depuis 2002 et il fait l'objet de débats, échanges et réflexions avec notre réseau d'intervenants.

Le 27 novembre 2002, certains d'entre eux se sont rencontrés pour la première fois à Opale dans le cadre d'une matinée de réflexion. L'objectif était de permettre à ces professionnels de s'identifier les uns et les autres, d'échanger sur les finalités de ces actions, les doutes, les questionnements qui sont les leurs.

Praticiens ou théoriciens (ou les deux !), tous ont une connaissance précise de ces projets. Ils ont confronté des logiques d'action parfois différentes. De nombreux exemples ont été donnés,

donnant à voir le foisonnement des projets et la variété des structures-relais et commanditaires.

Il nous a semblé intéressant de rendre compte ici de manière relativement brute des points de vue sur des questions précises liées à ces projets et avancés lors de cette demi-journée.

Cette rencontre a en effet permis d'aborder spontanément plusieurs thèmes. Les intervenants se sont d'abord interrogés sur la définition même du mot mémoire, qu'ils ont confrontée à l'histoire et à l'ensemble d'un processus à la croisée du culturel et du social. Ils se sont également intéressés aux effets sur les publics, évoquant une fonction thérapeutique, et une fonction mobilisatrice (la mémoire moteur d'identité). Ils ont ensuite tenté d'analyser la légitimité de chacun (artistes, historiens, travailleurs sociaux, habitants) à intervenir dans ce type de projets et l'intérêt des différentes combinaisons possibles, pour, finalement, aborder des points plus précis de méthode (quel niveau de mise en forme, comment provoquer l'adhésion des gens, etc.).

Ce chantier de réflexion est amené à se poursuivre. Vos contributions sont les bienvenues.

PRÉSENTATION DES INTERVENANTS

Jean-Barthélemy Debost, historien, est responsable du développement culturel au sein du Bureau du patrimoine du Conseil général de la Seine-Saint-Denis. Il a travaillé sur des projets patrimoine / mémoire / histoire et territoires relevant de la politique de la ville. Il a été formateur pour le CNFPT (Histoire de ville), pour l'Association des Archivistes Français ("Fonction sociale du patrimoine") et s'intéresse aujourd'hui particulièrement aux liens entre action culturelle et patrimoine, mémoire locale et lien social. Il anime à Opale une formation de 3 jours intitulée "Histoire, mémoire et revitalisation urbaine".

CG de Seine-Saint-Denis. Bureau du Patrimoine. djibe@altern.org

Jean-Michel Montfort, consultant et formateur, a été administrateur de centre culturel pendant dix ans, puis a créé l'agence "Faut Voir", qui réalisera en 18 ans plus de trente projets d'action culturelle et artistique dits de "création partagée". Il anime aujourd'hui le cabinet "Ma ville et moi", dédié au développement territorial, social et culturel. Son approche est à la fois pragmatique, appuyée sur la pédagogie par l'exemple, et aussi théorique, grâce à la constitution au fil des ans d'une boîte à

outils conceptuelle et méthodologique, qu'il se propose de mettre à la disposition des participants. En 2002-2003, il proposait à Opale une formation de 2 jours intitulée "Diffuser et évaluer une action mémoire, c'est célébrer nos capacités à créer du commun".

*Cabinet Ma ville et moi
01 43 44 42 69 - 06 82 67 90 43
fautvoir@club-internet.fr*

Luc Scheibling, fondateur de Laisse ton empreinte (Lille). L'association a pour but de valoriser l'histoire de vie de personnes en difficulté par le biais de la chanson, du récit illustré ou du conte dans une démarche de "création partagée" basée sur le principe de la restitution/validation. Quelques 120 productions réalisées à ce jour ont permis de creuser des thématiques comme l'immigration, l'illettrisme, la violence. Vu l'impact du concept, l'association a mis en place un service de sensibilisation et formation à la démarche (en co-animation avec Catherine Carpentier, ethnologue), destiné à des professionnels de diverses structures (écoles, centres de formation, maisons de retraite) pour qu'ils s'emparent de la démarche et la déclinent de façon personnalisée selon leurs publics.

Il proposait d'animer en 2003 à Opale une formation de 3 jours intitulée "Récits de vie et création partagée".

*Laisse ton empreinte. 187 bd Victor Hugo, 59000 Lille. Tél. : 03 20 30 86 56
laissetonempreinte@wanadoo.fr*

Pierre Wolkowski, Territoires Identités & Développements. Enseignant de formation, après avoir travaillé dans l'insertion par l'économie, la politique de la ville, le développement local en France et en Pologne pendant plusieurs années, il se définit aujourd'hui comme "développeur". La collecte et la valorisation de la mémoire sont pour lui un outil et l'un de ses chevaux de bataille (il est l'auteur notamment d'une étude sur les besoins en professionnalisation des emplois-jeunes mémoire dans le Nord – Pas de Calais). Depuis juin 2002, il est consultant au sein de Territoires, Identités et Développements, qu'il a fondée et qu'il dirige. Il travaille de manière transversale en faisant appel à des compétences d'économistes, de développeurs, d'ethnologues et de sociologues, d'artistes et de professionnels de l'insertion. Champ d'action : mémoire, économie sociale et solidaire, développement local et culturel, partenariats sur un territoire, processus de changement... Il proposait d'animer en 2003 à Opale une formation de 6 jours intitulée "Conduire un projet mémoire".

*Territoires Identités & Développements
90 rue Saint Jean 59100 Roubaix.
Tél. : 03 20 73 97 91
pw.territoires.id@wanadoo.fr*

Guillaume Guthleben, Directeur de la Confédération de gérontologie du Territoire de Belfort. (Absent de cette rencontre, ses remarques ont été intégrées au compte-rendu a posteriori.) Il anime un réseau composé de professionnels (maisons de retraite, associations d'aide à domicile, collectivités locales et territoriales), de retraités (associations de bénévoles, clubs et comités de représentation des retraités) et d'étudiants en formation initiale dans le domaine du soin et de l'animation. Parallèlement, il a mené ou accompagné divers projets de recueil et de valorisation de récits de vie, en milieu institutionnel comme en milieu ouvert, autour de thématiques les plus variées : le parcours de vie, la trajectoire professionnelle, l'histoire de la maladie, les relations amoureuses, la vie à la retraite, les solidarités familiales ... autant d'expériences qui lui ont permis de formaliser une méthodologie d'intervention qu'il partage depuis plusieurs années au sein d'une formation de DUT Carrières Sociales. Il enseigne par ailleurs les sciences humaines et sociales et anime à Opale une formation de 3 jours intitulée "Le recueil de mémoire auprès des personnes âgées".

*Confédération de gérontologie du Territoire de Belfort
3 place de la Commune de Paris
90000 Belfort
Tel : 03 84 26 99 68
guillaulme.guthleben@wanadoo.fr*

LE MOT “MÉMOIRE” EST-IL LE BON ?

Le terme semble contenir beaucoup de fantasmes. Le travailler de front devrait permettre d'éclaircir cette matière compliquée, dont les contenus sont difficiles à définir. Le moins que l'on puisse dire est qu'il ne s'agit pas d'un mot évocateur, mais plutôt d'un terme qu'il est nécessaire d'expliquer. Pour les uns, il s'agit essentiellement d'une rencontre, d'un "recueil de parole vivante". Pour les autres il est important de rattacher ce terme à la notion de projet, et à la production d'une forme finale, tandis que Jean-Barthélemy Debost insiste sur la nécessité de relier la mémoire à l'histoire, tout en soulignant les dérives qui peuvent découler de cette confusion. La teneur des définitions variables de ce mot souvent mal compris par les élus et décideurs, semble dépendre des objectifs qu'on lui assigne.

Un terme prétexte, à la croisée du social et du culturel où le processus déclenché a autant d'importance que le résultat final ?

Pour Luc Scheibling de l'association Laisse ton Empreinte, le terme mémoire est réducteur. Ce dernier a beaucoup plus le sentiment de travailler sur la "rencontre humaine". Même si de façon un peu aléatoire, à travers cela, il rencontre également une mémoire individuelle, celle-ci est susceptible d'atteindre l'uni-

versel. L'objectif est de mettre en place un processus permanent suite à ces rencontres. De là, la mémoire devient un thème prétexte pour une transformation sociale. Ainsi, dans le cadre d'un travail avec des jeunes d'un quartier de Roubaix (classe-relais), Luc Scheibling a remarqué, sans qu'il l'ait envisagé en amont, qu'à travers un problème de délinquance d'un individu, s'est mis à résonner un problème plus large qu'il a tenté de mettre en perspective, celui des pères Harkis, qui malgré leur silence ont transmis une haine à leurs enfants. Ainsi, pour lui, si la rencontre d'une mémoire individuelle peut rejoindre parfois la grande histoire, cela n'arrive pas parce qu'il a été décidé de "faire une recherche sur la mémoire des immigrés à Roubaix", mais bien parce qu'il a travaillé sur la rencontre et la mise en perspective d'un problème présent.

Pierre Wolkowinski est d'accord avec cette idée que les actions autour de la mémoire ont pour objectif et effet de développer ces rencontres, dont on manque cruellement dans le monde actuel. L'essentiel n'est évidemment pas pour lui de "collecter tout court", pour "conserver" par exemple, même si il rappelle que la conservation a un rôle certain. Il ajoute que les projets autour de la mémoire, à la croisée du social et du culturel, où le processus comme le résultat final ont leur importance, rencon-

trent le problème de catégorisation habituelle de la société française. Il existe une gêne à les “caser” quelque part. Cette importance accordée au processus à l’œuvre comme au résultat final, fait d’ailleurs des professionnels de la mémoire (notamment les emplois-jeunes dont il a étudié les fonctions) de véritables “coordonnateurs de projet”. Jean-Michel Montfort oppose quant à lui le danger contenu dans la sacralisation de la rencontre entre deux personnes. Certaines rencontres sont “improductives”. Or, la production d’une forme, d’une trace est primordiale selon lui dans les projets mémoire. Elle n’est pas la “cerise sur le gâteau”.

Aspect que semble réfuter Guillaume Guthleben, pour qui d’après son expérience professionnelle, le projet peut tout à fait aboutir au constat qu’une part d’oubli est nécessaire ou que le travail même sur la mémoire n’est pas opportun, n’intervient pas au bon moment (trop tôt, trop tard) ou ne se fait pas entre les bonnes personnes.

La confusion entre mémoire et histoire : fantasmes et complémentarités

Pour Jean-Barthélemy Debost, si les “actions culturelles autour de la mémoire” suscitent un enthousiasme global, il est difficile d’avoir prise sur elles tant le mot paraît “compliqué” (voir l’échec de la tentative de la part de la Délégation Interministérielle à la Ville d’organiser un séminaire sur ces actions il y a quelques années). Il correspond à des choses très diverses : ce que le cerveau retient, ce qui se transmet, ce que j’ai accumulé. Pour les porteurs de projet eux-même, au delà d’une fascina-

tion personnelle, il ne semble pas selon lui y avoir de réelle prise en compte d’une “définition”. Le mot pose problème également aux élus, pour qui la mémoire apparaît comme quelque chose qui va produire de l’histoire, sans autre objectif que de “conserver pour conserver”. Cette confusion entre mémoire et histoire n’aurait pourtant pas lieu d’être selon lui, car en termes de technique de récupération de l’information, histoire et mémoire sont complémentaires. Ce problème de définition a des effets pervers : ainsi, s’il a constaté une extrême hétérogénéité de projets, sur les 200 actions repérées par le biais d’une étude d’inventaire de ces actions dans le cadre de la politique de la ville, commandée par la DIV et le FASILD, 30 se font dans le cadre d’une réhabilitation urbaine, le plus souvent sur la commande de la municipalité et parallèlement à des projets de relogement, plus précisément du service communication. Le “projet mémoire” est alors considéré comme un pis-aller, un “joujou”, qui tout en écartant les associations de locataires, va créer du lien social, “mais pas trop”. La mémoire devient alors un enjeu occupationnel. Pourtant, bien souvent ces projets sont susceptibles d’entraîner un effet d’amplification, raison pour laquelle il est rare que les institutions acceptent de les voir évalués... Les projets liés à la mémoire ont alors d’autant plus d’avantages qu’ils sont “reconnus” par la culture savante et doivent permettre d’avancer l’argument selon lequel on a “tenté d’intégrer une population fragile culturellement”.

LA MÉMOIRE COMME OUTIL : QUELS OBJECTIFS, QUELS EFFETS ?

Tous s'accordent pour dire l'importance, si l'on veut réellement promouvoir ce qui se fait dans le domaine de la mémoire aujourd'hui, d'être en mesure de "prouver les effets" de ces actions sur les publics, les territoires. Jean-Michel Montfort rappelle la résistance forte en France à l'évaluation qui ne permet pas bien souvent de mettre des mots sur les effets réels de ces actions mémoire (voir les travaux de F. Matarasso). L'évocation par Opale du travail réalisé par Guillaume Guthleben, a été l'occasion au cours de cette journée de revenir sur les effets alloués à des projets mémoire impliquant des personnes âgées. Les idées avancées dépassant largement les projets touchant ce type de public.

Une fonction thérapeutique sur les individus

Même si elles sont rarement déclarées en premier lieu, tous les formateurs ont évoqué des effets thérapeutiques ou d'amélioration de la qualité de vie des personnes donnant des exemples allant dans ce sens.

Ainsi, Guillaume Guthleben a pu remarquer que sa grand-mère avec laquelle il a effectué un travail de recueil de mémoire avant de mettre au point sa méthode, a peu à peu repris pied, alors qu'elle avait été mise à l'écart de la

famille, "rabâchant toujours les mêmes anecdotes". En creusant avec elle certaines histoires, en mettant en place des "conversations régulières", il est aujourd'hui convaincu que cela a pu retarder l'apparition de "signes de désorientation".

Cet avis est partagé par Pierre Wolkowski, qui évoque quant à lui des expériences très fortes en Angleterre sur des "jeunes" atteints de la maladie d'Alzheimer (45 ans). L'objectif affiché n'était pas là thérapeutique, mais plutôt de "laisser des traces", de valoriser la personne à travers ce qu'elle peut témoigner de son vécu, ce dont elle se rappelle "avec des trous". La question reste donc posée de savoir si le secteur médical doit et peut intervenir dans ce type de projets autour de la personne ou s'il doit déléguer à d'autres. L'association bretonne Psychologie et Vieillesse qui travaille sur ces questions est par exemple plus proche d'un contexte médicalisé qu'artistique...

Sans aller aussi loin, Jean-Michel Montfort évoque le cas de ces anciens mineurs avec qui il a mené pendant plusieurs mois un travail d'écriture à partir de leur mémoire, et qu'il a vu "se redresser corporellement, en même temps que les plantes vertes de la salle"... Il rappelle également que François Matarasso utilise le mot

“celebrate” pour parler des effets de ces projets : “célébrer la vie, lui donner tous ses droits”. Ce terme est d’ailleurs très utilisé dans les projets mémoire menés en Grande Bretagne.

Un projet ambitieux de valorisation de la mémoire entre une maison de retraite et un collège à Vieux Condé (59) : des effets difficiles à cerner.

Ce projet mené en 2002, reposait sur une collaboration triangulaire et un dialogue intergénérationnel. L’idée était d’aider les collégiens, accompagnés par des intervenants formés à la démarche Laisse ton Empreinte (enseignants, personnel du foyer logement et équipe de Laisse ton Empreinte), à interviewer des résidents et participer à la valorisation artistique de leurs récits (BD, récits illustrés, roman photo, chansons). A entendre la directrice de la maison de retraite, les principaux effets sur les personnes âgées étaient de l’ordre de : “prendre moins de médicaments”, “porter plus droit”, “mieux manger” et semblaient donc impossibles à “budgétiser”. La mémoire est bien là un “outillage” pour aboutir à un résultat. Mais l’intérêt de ces projets est bien de pouvoir installer des processus permanents de ce type d’activité dans les structures. Luc Scheibling rappelle qu’il est indispensable de pousser ces structures qui sont là pour “consommer” le projet, à s’en emparer, à le penser en amont. Dans le cas contraire, on aboutit à un gâchis par rapport tout ce que cela pourrait générer. Ce problème dépasse d’ailleurs largement les projets mémoire faisant intervenir des personnes âgées.

La mémoire mobilisatrice pour accompagner un processus de changement : vers une nouvelle forme de travail social ?

Certains ont pu constater un lien entre le projet mémoire et l’amélioration au niveau des individus de la capacité d’“initiative”, l’envie de s’insérer avec du sens dans du collectif. Il y aurait donc une

relation entre un travail sur la mémoire et la reconstruction des personnes dans leur vie privée et leur vie sociale, un “renouveau” qui serait susceptible de rebondir sur du collectif.

Dans un autre contexte, selon Jean-Barthélemy Debost, un travail sur la mémoire et l’histoire d’un territoire peut permettre d’avoir une parole sur le projet urbain à venir. Il rappelle une expérience, où partant d’un atelier mémoire, les habitants d’un quartier ont rédigé un cahier de préconisations à l’égard des urbanistes et chefs de projets politique de la ville concernés (projet mené sur un quartier de Roubaix par le CAUE sur le thème “quels sont vos lieux de mémoire ?”). Ainsi, le résultat final d’une action culturelle autour de la mémoire peut être précisément l’expression d’une intention des habitants dans le processus de réaménagement urbain.

Pour Jean-Michel Montfort, l’effet principal d’une action culturelle autour de la mémoire d’un territoire, d’une population, d’un groupe d’habitants est “la transformation de mon regard sur l’autre, de mon rapport à l’autre”, qui peut effectivement aboutir ensuite à une prise d’initiative dans le sens du collectif.

Pierre Wokowinski va plus loin et se demande s’il ne s’agit pas d’une nouvelle forme de travail social, “peut-être au sens le plus noble du terme” ? Selon lui, dans un projet sur la mémoire, on retrouve quelque chose de complètement différent d’un travail social habituel, puisqu’on travaille sur la personne entière et non sur le “remplissage d’un trou sur la personne”, les manques, les déficits supposés. Il s’agit plutôt d’accompagner un processus de changement, de créer une nouvelle mémoire.

QUI DOIT ON ÊTRE POUR MENER UNE ACTION MÉMOIRE : QUELS SONT LES ACTEURS ET “ HOMMES DE L'ART ” ? (ARTISTES, HISTORIENS, TRAVAILLEURS SOCIAUX ...)

Sur cette question, les points de vue s'affrontent, chacun appliquant des principes de déontologie pragmatiques liés à ses propres expériences, évoquant les dérives éventuelles des interventions d'artistes ou encore l'importance de ne pas laisser la maîtrise de ces projets à des “spécialistes”.

L'historien face à l'artiste : la nécessité de croiser les intervenants

Pour Jean-Barthélemy Debost, l'intervention de l'artiste est parfois susceptible de poser problème, lorsque, hors de la nostalgie, il va s'emparer de cette matière-là, pouvant aller jusqu'à ce qui peut s'apparenter selon lui à de la manipulation. Le problème réside dans le fait que des temps différents sont à l'œuvre : le temps artistique n'est pas le même que le temps qu'il faut pour qu'une personne “se laisse aller à parler”. Il rapporte ainsi une expérience menée à Clermont-Ferrand où un écrivain, dans le cadre d'une manifestation littéraire, est venu dans l'atelier d'habitants qu'il tentait de mettre en place sur la mémoire de ce quartier et a exigé “des éléments clairs pour pouvoir écrire quelque chose sur ce

que vous racontez”, alors que ce qui en ressortait correspondait à des choses épaisses, confuses, lourdes, difficiles à accoucher. Un autre reproche concerne le fait que les artistes seraient friands de “ce qui fait mal”, des points de douleur, des histoires d'arrachement. Les équipes municipales les faisant intervenir le plus souvent verraient alors leur action comme capable de transformer cette matière douloureuse en quelque chose de positif, ce qui peut selon lui être un leurre grave. L'image de l'artiste qui viendrait “puiser dans la matière populaire”, dans le “grenier mémoire” peut avoir des effets dangereux. Selon lui, les projets avec intervention d'artistes réussissent vraiment lorsque les habitants produisent quelque chose.

L'important dans ces projets serait donc de croiser les intervenants. Dans un quartier urbain, ces actions ne doivent pas forcément être confiées qu'aux spécialistes de l'histoire (on peut par exemple faire intervenir le bailleur), mais leur intervention reste indispensable. Même si archivistes, érudits de sociétés d'histoire locale ne sont pas forcément en accord avec un travail en lien avec les populations des quartiers périphé-

riques, il faut reconnaître selon Jean-Barthélemy Debost, que leur vision de “spécialistes” commence à changer. Il donne pour preuve la tenue, il y a deux ans d’un colloque organisé par l’Association Française des Archivistes sur le thème : politique de la ville et archives (la politique de la ville productrice d’archives et “quelle place des archives auprès des populations des territoires périphériques ?”).

Pour Guillaume Guthleben, il est effectivement important de croiser les regards lorsqu’on travaille sur la mémoire : les travailleurs sociaux et les soignants pour ne pas voir que “les pertes et les manques” chez les personnes dont ils s’occupent ; les chercheurs afin d’associer les personnes interrogées à la production du savoir ; les artistes en acceptant d’abaisser un peu la frontière entre celui qui crée et celui qui regarde...

Le danger du huis-clos artistes-habitants et l’importance de la médiation

Jean-Michel Montfort évoque le danger des projets mémoire où seuls interviennent artiste(s) et habitants, l’intérêt étant selon lui plus dans la pluralité d’acteurs, l’interaction collective d’un ensemble de gens très hétérogènes, sans pour autant perdre de vue l’importance d’avoir une vision globale du projet. Selon lui, de tels projets doivent se composer en trois phases à anticiper en amont du projet : le processus, la forme-production et le colportage. Ce dernier est un élément primordial qui doit permettre de toucher des gens différents.

Pour une vraie reconnaissance professionnelle du travail de collecte de mémoire

Pour Pierre Wolkowski, le problème se situe également dans la relation que ces projets ont ou n’ont pas avec la recherche historique, ethnologique et dans la reconnaissance de ce que font les uns et les autres... Si la recherche a évidemment une place justifiée, il est malheureux selon lui qu’un certain nombre de ces travaux leur reviennent de droit. Il lui semble difficile de travailler avec des chercheurs. Les différences se situent au niveau du vocabulaire employé, du temps et des approches qui ne sont pas les mêmes. La leur n’est pas de valoriser une personne mais plutôt l’étude et la recherche, la compréhension savante d’un certain nombre de choses.

L’Aire de Dire : la création en 2003 d’un inter-réseaux de professionnels de la mémoire

Pierre Wolkowski participe dans le Nord - Pas de Calais à un inter-réseaux de 30 professionnels de la mémoire, constitué en association à la suite d’une étude-action sur les emplois-jeunes embauchés sur des missions de recueil, valorisation, transmission de la mémoire, qu’il a menée sur la commande de la DRTEFP. Ce réseau réunit à la fois des structures culturelles, artistiques, maisons de retraite, musées dont le thème commun est la collecte de mémoire. Les objectifs sont de valoriser les effets sociaux du travail de la mémoire, favoriser la création de l’emploi, la qualification des intervenants et la pérennisation des services créés, promouvoir une notion de qualité et de déontologie, et mutualiser l’expérience et le savoir-faire des membres. Un des objectifs affichés est donc de “peaufiner la langue” du travail de mémoire, de faire une synthèse des pratiques professionnelles vers une définition de tâches pour un travail qui selon lui demande de l’accompagnement concret, de la compréhension tout autant que de la technique.

QUELLES MÉTHODES ?

Toutes les personnes présentes, praticiennes de la mémoire se sont à un moment ou un autre interrogées sur le niveau de mise en forme de la mémoire recueillie à mettre en œuvre, sur comment provoquer l'adhésion des gens, faire affleurer la mémoire authentique, jusqu'à se demander comment passer d'une réflexion sur une histoire personnelle à un projet de développement ? Ces interrogations ont permis dans le cadre de cette rencontre des premières confrontations de méthodes et d'expériences vécues, révélant des logiques parfois très différentes.

Laisser la mémoire individuelle affleurer "sans filet", sans thématique collective, pour devenir une fois mise en forme, un outil pédagogique

Luc Scheibling préfère arriver "sans filet", sans thème préalablement défini, laisser cette mémoire affleurer, "l'éclairer puis rebondir sur elle". C'est pour lui la seule manière d'entrer dans une démarche de "compréhension" : laisser venir la mémoire vive, l'histoire vivante, la seule qui l'intéresse... Sa démarche consiste à travailler uniquement à partir de l'histoire personnelle des gens et donc d'éviter de partir d'une thématique trop collective, qui permet aux gens de rester sur des généralités en parlant des autres, ou d'expériences collectives, sans s'impliquer.

Or son objectif est justement de travailler

les zones d'ombre, la résistance à sa propre histoire, d'aller chercher cette matière "avec de la sueur", ce qui fait que "quand tu la passes à l'autre cela te donne du frisson" et qu'elle peut atteindre l'universel. Pour cela, selon lui, il est important de savoir qui l'on est : "plus j'ai travaillé mon histoire moins je suis susceptible d'interpréter, d'être dans une complaisance avec les histoires des autres, dans des conventions et plus je peux en faire une histoire incarnée". Un exemple illustrant très bien ce point de vue est évoqué par Luc : lors d'un travail avec un jeune d'un quartier de Roubaix qui sortait de prison, il a préféré refuser de faire une chanson avec lui sur "les émeutes à Lille sud" comme il le lui demandait, avant de creuser avec lui les questions du type : pourquoi toi, tu es tombé ? Qu'est-ce qui fait que tu es unique ? Luc travaille sur l'authenticité, la recherche de la vraie parole. Ainsi, peu à peu, au cours des entretiens a affleuré le manque du père. Et finalement, le résultat a été tout autre que ce qu'il aurait pu être, à savoir une accumulation de clichés, pour aboutir à une chanson, comme une forme de résilience (1), où le jeune en question a associé sa petite sœur pour une sorte d'hommage au père.

Ainsi, il reconnaît ne jamais savoir à l'avance où il va être emmené, et même être souvent surpris lui-même du résultat, qu'il est donc quasiment impossible de prévoir en amont, même si il finit

(1) Concept diffusé par le Dr Boris Cyrulnik : capacité de reprendre une vie humaine, malgré la blessure, sans se fixer sur cette blessure, capacité que nous avons de rebondir, grâce au fait d'avoir surmonté l'épreuve d'un passé difficile.

toujours par avoir du sens. Pour aller plus loin, aujourd'hui, après 3 ans d'existence et des chansons, BD sur le thème de la violence, l'immigration, l'école, etc., l'association Laisse ton empreinte souhaite faire de ces objets valorisants de véritables outils pédagogiques, destinés justement à déclencher des espaces de parole dans d'autres structures.

Faut-il travailler sur des thématiques précises, individuelles ou collectives ?

Pierre Wolkowski quant à lui évoque une expérience menée par la directrice des archives municipales de la ville de Saint Denis (93), qui organise régulièrement ce qu'elle appelle des "groupes de parole" avec près de 350 habitants qu'elle réunit sur des séquences où se retrouvent 6 ou 8 d'entre eux. A la diffusion de la méthode de l'association Laisse ton empreinte, ces entretiens collectifs, qui sont pour elle de véritables moments de culture, se font sur des thématiques précises (ex : Qu'est-ce qu'être habitant dans une ville où se côtoient près de 100 nationalités ? Quelles sont nos croyances, nos rêves, nos convictions ?). La méthode est justement là de faire parler les gens sur ce qui n'est pas personnel. La multitude de notes prises pendant ces rencontres pose évidemment la question de rebondir sur la valorisation de toute cette matière, qui avait été d'abord recueillie dans la perspective de la grande exposition de 2004 finalement annulée

Cette absence de thématique précise fixée au préalable, cette idée de générer de la parole, des rencontres ouvertes rappelle à Jean-Michel Montfort une expérience menée par l'artiste Michel

Janes dans le quartier de la Duchère à Lyon. L'idée était de déclencher la parole sur "le plus petit dénominateur commun" entre tous les habitants à savoir : les boutons ! On a tous des boutons sur soi et dans toutes les familles, il y a une histoire de boutons. Il leur a donc demandé de coller un bouton sur un carton et de raconter une histoire de bouton, qui devenait le prétexte... le fil pour relier les habitants entre eux, le résultat final étant exposé dans tout le quartier.

Pierre Wolkowski a lui-même pratiqué une autre méthode, lors d'un projet commandé par un plan local d'insertion.

L'objectif principal était de rendre aux bénéficiaires de dispositifs d'insertion cette parole confisquée sur ce qu'ils vivent, de regarder cette problématique compliquée qu'est l'insertion à travers leurs yeux et leurs paroles, d'y laisser affleurer leurs propres mots. En demandant aux anciens bénéficiaires à travers des entretiens individuels de parler aux nouveaux, l'idée étant de "valoriser l'effort de celui qui est en insertion", d'essayer de trouver les "points forts". Mais il rappelle cependant la difficulté de provoquer l'adhésion des gens, de trouver des nouveaux lieux de rencontre qui permettront à cette parole-mémoire d'émerger. Un atelier mémoire monté dans un quartier pour évoquer les questions de réhabilitation, qui ne réussit à réunir que 5 personnes est par exemple un échec. Or, la mémoire est normalement particulièrement mobilisatrice, lorsque les gens comprennent de quoi l'on parle.

Culture & Proximité - Association Opale

45, rue des 5 diamants 75013 PARIS

Contact : Claire ANDRIEU

Tél. : 01 45 65 2000

E-mail : claire.andrieu@culture-proximite.org